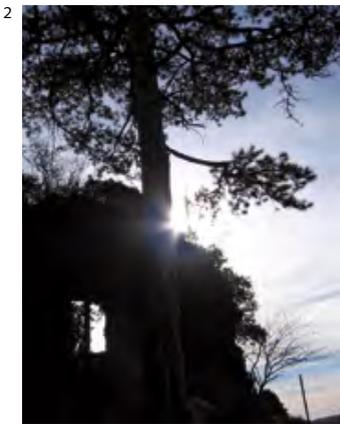
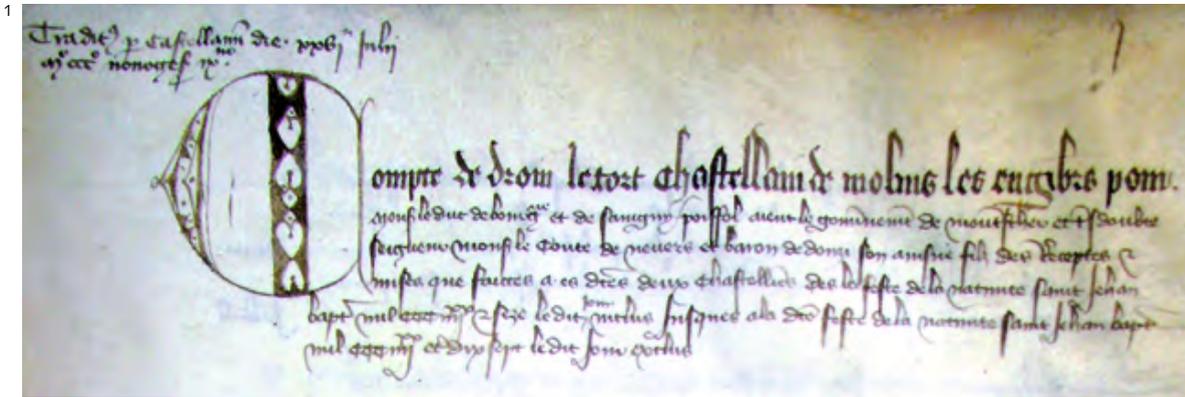


MOULINS-ENGILBERT — Vieux Château
Ch. Laplace, edit., Moulins-Engilbert



ARCHÉOLOGIE EN BOURGOGNE
ÉTUDES CROISÉES DU VIEUX CHÂTEAU
DE MOULINS-ENGILBERT (NIÈVRE)



DE LA NAISSANCE D'UN PROJET ...

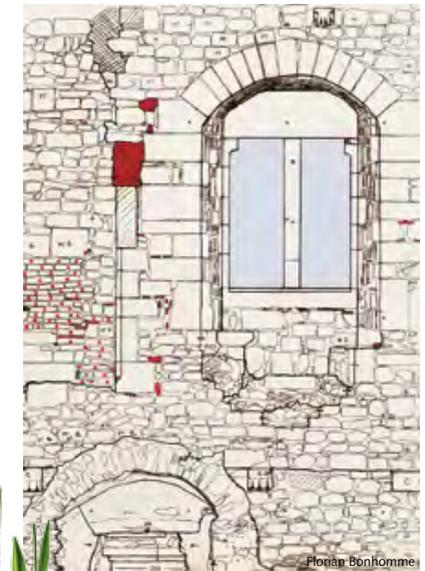
1. Extrait de la Chambre des comptes du duché de Bourgogne concernant des travaux sur le château de Moulins-Engilbert de 1383 à 1390 (Archives départementales de la Côte-d'Or, cote B5494).

2. Vestiges du mur du logis et pin laricio.

3. Moulins-Engilbert en hiver.

Les ruines du château féodal de Moulins-Engilbert, ancienne châtellenie des Comtes de Nevers, nous sont parvenues dans un état essentiellement hérité du XIX^e s. On lit parfaitement, dans une enceinte flanquée de tours, un châtelet d'entrée donnant accès à une vaste basse-cour séparée de la haute-cour par un logis dont seule une facade est aujourd'hui conservée. C'est pourquoi lorsque la commune de Moulins-Engilbert rachète le site en 2006 et que l'association des Amis du Vieux Château se constitue pour favoriser son étude, sa sauvegarde et sa mise en valeur, la Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne propose de lancer un projet pluridisciplinaire

afin, non seulement de documenter le château, mais aussi de le "réinventer". Il en résulte une recherche structurée selon quatre axes : botanique et végétal, conservation et restauration du monument historique, ethnologie et patrimoine oral et enfin, histoire et archéologie. Il mobilise ainsi des chercheurs travaillant dans des domaines souvent déconnectés et des structures très différentes (associations, collectivités, universités, bénévoles, services de l'État...). Le Vieux Château ne se découvre que depuis son entrée, le logis apparaît alors comme un jardin suspendu, une ruine romantique enserrée dans un écrin paysager. Cet état végétal constituant un atout incontestable pour sa mise en valeur, cette dimension devait être introduite dans le projet.



À LA RENAISSANCE D'UN CHÂTEAU

La conservation de ce monument, inscrit sur la liste des Monuments historiques depuis 1993, nécessitait une intervention sur les maçonneries, notamment celles du mur central du logis. Il s'agissait de préserver l'état dans lequel ces vestiges s'étaient conservés depuis leur restauration au XIX^e s., ceci avec l'aide de jeunes bénévoles de la Fédération Rempart. En préalable, ce site historique requérait une étude archéologique en commençant par la partie accessible et encore en élévation des bâtiments dont la façade domine l'ensemble. Un relevé du bâti a fourni des données sur les modes de construction. Des datations ¹⁴C. en ont précisé la chronologie.

Un relevé topographique et une prospection géophysique étaient également susceptibles d'améliorer la connaissance de cet ensemble. Enfin, ces études et ces travaux constituaient l'occasion de mener une enquête ethnologique, de collecter auprès des habitants du bourg la mémoire de l'histoire récente du château. Ces informations contemporaines permettent de comprendre comment ce lieu à l'écart a été vécu et perçu et comment maintenant les habitants se le ré-approprient. Les résultats obtenus au terme de seulement trois années de recherche, ont guidé le choix des actions de mise en valeur du site tout en conservant sa dimension esthétique.

1. Gravure de la Ville de Moulins-Engilbert (Peeters, 1656).

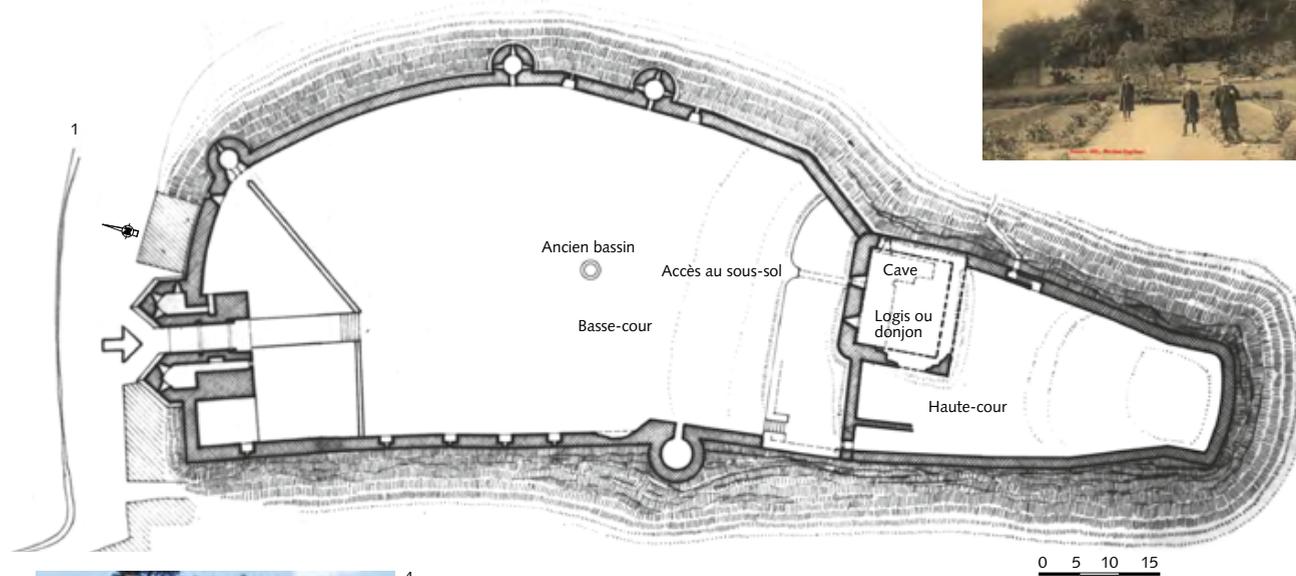
2. Travaux sur le grand mur du logis (2008).

3. *Erysimum cheiri* : giroflée des murailles.

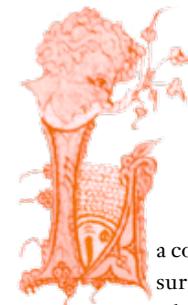
4. Relevé archéologique de la face nord du bâtiment principal du logis.

UN JARDIN SUSPENDU

L'objectif de l'étude botanique était de mettre en évidence des espèces originales sur le site ou témoins de son histoire, et d'effectuer une sauvegarde par l'étude de l'état végétal dans lequel le site nous est parvenu. Démarche inédite en Bourgogne, réalisée par le Muséum - Jardin des Sciences de la ville de Dijon en 2007 et 2008, l'étude botanique a procédé à l'inventaire et à la cartographie des végétaux présents sur le site, à toutes les échelles, distinguant classiquement les plantes phanérogames (dont les organes sexuels sont apparents), des cryptogames (mousses, lichens). L'étude des plantes phanérogames a été réalisée sur plusieurs zones géographiques du château : basse-cour, haute-cour et murs. La basse-cour, exposée au sud, révèle un cortège de plantes rudérales ou anthropiques, plantes de friches et de décombres poussant à proximité des lieux habités par l'homme ou résultant des activités humaines. Il est composé d'annuelles acidophiles, poussant sur une terre acide (pH faible) ou très acide, telles que la *Bellis perennis*, la pâquerette des prés ou *Poa pratensis*, le pâturin des prés, et d'espèces vivaces appartenant au peuplement des sols de jardins dont la terre est plus ou moins riche telles que *Anagallis arvensis*, le mouron-rouge, *Papaver dubium*, le coquelicot, ou *Urtica dioica*, la grande ortie. Ces plantes pourraient témoigner d'anciens potagers, mais peuvent aussi provenir des jardins voisins. La haute-cour, exposée au nord, comporte surtout des plantes des sous-bois ou des lisières de forêt, telles que *Lamium purpureum*, le lamier pourpre ou *Torilis japonica*, le faux cerfeuil, des plantes des forêts de chênes, de hêtres ou de forêts mixtes, telles que *Heracleum sphondylium*, l'angélique sauvage, *Poa nemoralis*,



1. Plan du Vieux Château établi par Tealdi-Billoue en 1972.
2. Lilas sur la terrasse du logis.
3. Lierre traversant l'archère du donjon.
4. Herbes de la basse-cour.



le pâturin des bois, ou *Viscum album*, le gui blanc. Sur les murs enfin s'épanouit une flore caractéristique, la plus intéressante étant une population de *Cheirantus cheiri*, giroflée jaune, sur le grand mur du logis. Ce dernier porte également la plus banale des plantes grimpantes, un lierre qui en cinquante ans a fini par le fragiliser. Son sommet, recouvert d'un sol végétal qui s'est constitué durant une centaine d'années, présente une flore non spécifique. Sur les murs d'enceinte enfin, vivent quelques anthropiques échappées des jardins voisins et des germinations d'if issues d'un spécimen situé près de l'entrée.

La conservation du végétal sur un monument historique est un perpétuel compromis. Du point de vue paysager, il était important de préserver les arbres de la haute-cour, qui dessinent la silhouette du site sur le ciel : les deux érables, le mélèze et le pin laricio. Du point de vue historique, il a été choisi de conserver certaines plantes des murailles, notamment les giroflées, qui illustrent le destin végétal d'une ruine aménagée. Des consignes ont été rédigées pour leur protection au cours des chantiers.

Des prélèvements de graines ont également été effectués sur les pieds mères pour d'éventuelles nouvelles plantations. Du point de vue biologique enfin, il a été décidé de préserver les lichens afin que ce site demeure, pour ces espèces, un sanctuaire. A terme, le végétal reste le matériau privilégié d'une remise en valeur du site, sous les formes combinées d'un jardin classique à restaurer, d'un jardin médiéval à restituer, de structures archéologiques enfouies à évoquer, ou encore, de projets pédagogiques à inventer tel un jardin potager.



1. Potagers dans la basse-cour, première moitié du XX^e s.
2. Erable dans le logis.
3. Lichens.
4. Hêtre disparu de l'entrée.



Moulin-Engilbert en 1904



1940



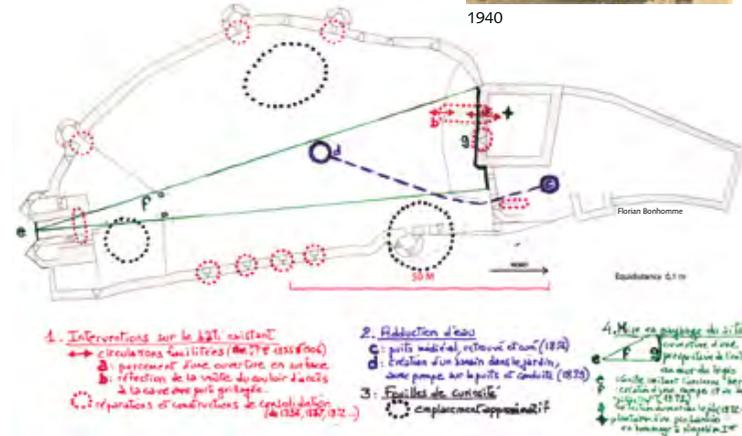
1950



1970



Tournant du XXI^e siècle



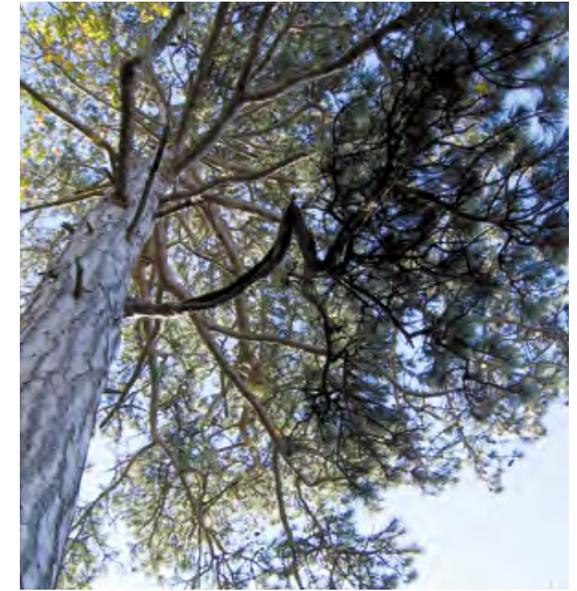
UN JARDIN EN CARTES POSTALES

1. Interventions de Victor Moreau au XIX^e s.

2. L'entrée du château murée au XIX^e s.

Reconquis par la végétation après sa ruine définitive, le château devient un véritable jardin après 1850 entre les mains du notaire Victor Moreau : potager, verger, jardin paysager lorsqu'il plante dans la haute-cour les arbres que nous connaissons aujourd'hui. C'est au XX^e s. que le site devient un jardin public, sous la responsabilité du cantonnier Lucien Barsé. Victor Moreau et Lucien Barsé ont assuré l'entretien du site pendant des décennies et accompagné ses transformations végétales, que la collection de cartes postales de Jacques Perraudin restitue aujourd'hui. Au XIX^e s., le château nous apparaît forestier, la courtine ouest ressemble à un parc arboré, dans lequel on distingue

feuillus et conifères. Une carte postale déplore sous une forme poétique cette victoire de la végétation sur le monument : "Des Comtes d'Engilbert, féodale demeure, triste en mon linceul vert, un grand passé je pleure". Dans les années 1930, on aperçoit dans la basse-cour des carrés potagers, des arbres fruitiers. Déjà le lierre et le lilas, échappés du potager, apparaissent sur le mur. Après 1950, les pelouses et parterres du parc sont aménagés, le lierre et le lilas ont envahi le mur. Au tournant du XXI^e s., la végétation reprenait donc lentement son emprise sur le monument. On réalise aujourd'hui que le château et le jardin doivent être maintenus en harmonie pour conserver leur romantisme aux ruines.



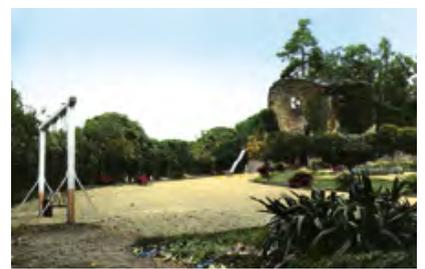
LA RUINE ET LE NOTAIRE

Appartenant aux ducs de Nevers jusqu'à la Révolution puis vendu comme bien national et divisé en deux lots, le Vieux Château est acheté en 1853 par le notaire Victor Moreau. Pendant un demi-siècle, il y fait des "réparations" comme il l'écrit dans le livre qu'il consacre, à la fin de sa vie, à l'histoire de Moulin-Engilbert. Les modifications qu'il opère sur le site sont en réalité considérables. On peut les lire comme la concrétisation d'une triple vision du lieu, historique, romantique et personnelle. La vision historique est celle d'un érudit, membre d'une société savante, influencé par des autorités culturelles locales comme Jaubert aîné, forte personnalité bonapartiste de la commune, qui fait une lecture nationaliste de l'histoire

de France. La vision de Moreau est celle d'un romantique attardé dans le siècle. Sa passion pour le lieu le pousse à entretenir la ruine et à composer le site comme un paysage. Il établit une perspective de l'entrée monumentale vers le sommet du château, crée ou recrée des circulations à travers les ruines. Il creuse à la recherche d'un puits ou de souterrains. Il restaure surtout pour stopper les dégradations. Il plante enfin, en hommage à Napoléon 1^{er}, au point culminant du site un pin laricio de Corse, arbre alors à la mode dans les parcs français. Cet arbre centenaire contemple encore l'ensemble du château et du bourg. C'est ainsi que Victor Moreau construit l'image du château qui se fixera dans la mémoire collective.

1, 2, 3. Réparation de la baie est par Victor Moreau ; datée de 1877.

4. Pin laricio de Corse.



ETHNOLOGIE : UNE HISTOIRE ...

- 1. Le jardin potager, 1^{re} moitié du XX^e s.
- 2. Salle basse du logis aujourd'hui.
- 3. Groupe d'étudiants en ethnologie.
- 4. Vue panoramique, milieu du XX^e s.
- 5. Rue du Vieux Château depuis le château.

Si l'on peut lire dans la ville les traces d'un passé commun entre le château médiéval et le bourg ancien, les témoins locaux de l'histoire récente semblent renvoyer l'image d'un destin séparé entre le monument et la commune, réunis à nouveau depuis peu par le rachat du Vieux Château aux voisins de Saint-Honoré-les-Bains. L'enquête ethnologique confiée à un groupe d'une dizaine d'étudiants de l'Université de Lyon 2 à la fin de 2008 et début 2009 visait à comprendre cette histoire proche. Il s'agissait également d'appréhender,

à travers la mémoire collective des Moulinois, la manière dont ils s'étaient appropriés ce château depuis longtemps en ruines et recouvert par la végétation. L'équipe s'est attachée à comprendre comment le monument s'inscrit pour les Moulinois dans leurs représentations vécues de l'espace du bourg, et en quoi ce lieu encore chargé de mystère se différencie des autres lieux communs qu'ils fréquentent de longue date telles que l'église, la mairie ou le petit marché couvert du centre.

DES MÉMOIRES

Cette mémoire collective des lieux est aussi constituée de mémoires individuelles et familiales liées à la plus ou moins grande proximité géographique avec le château et ses abords : des habitants de la rue du Vieux Château dont les maisons s'adosent aux murs d'enceinte à ceux des faubourgs de la ville ancienne en passant par les usagers du parc public. Ainsi, l'ancien agent communal, Lucien Barsé, dont la résidence était établie au pied du château, est également celui qui a rouvert le site au public et l'a entretenu pendant plus de trente ans. A travers ces mémoires, c'est une

histoire vécue du bourg qui transparaît. Une histoire qui emprunte parfois des éléments au discours érudit de certaines publications, qui s'alimente aussi de récits qui font appel à l'imaginaire, autour notamment des souterrains qui relieraient le château à la ville et au monde extérieur, ou à des êtres fantastiques qui vivraient dans le puits. Une histoire constituée surtout de pratiques et de représentations intimes, transmises dans l'espace des familles moulinoises : souvenirs d'enfance, d'événements familiaux et villageois, de manifestations culturelles. Au delà des vieilles pierres, le Vieux Château réunit les habitants de Moulins-Engilbert à travers le temps.

- 1. Le bourg vu depuis le château.
- 2. Le jardin public, seconde moitié du XX^e s.
- 3. Le jardin d'enfants.

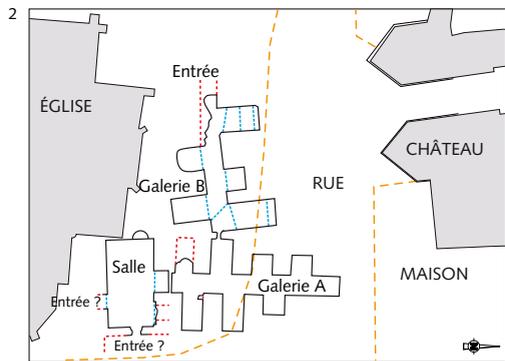




3

4

5



1

2



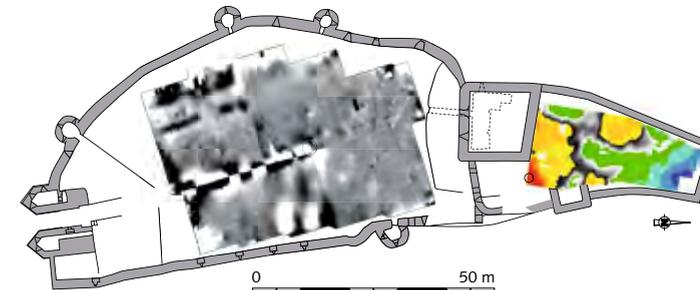
6



2



3



4



5



6

DE L'IMAGINAIRE DES SOUTERRAINS ...

L'imaginaire du monde souterrain apparaît aujourd'hui aussi fort qu'au temps de Victor Moreau. Le puits du château a son lot de légendes. Les excavations deviennent dans la bouche des habitants "le" souterrain. L'usage du singulier fixe la mémoire collective autour d'un objet comme évident pour tous mais dont personne n'a la même représentation. Des sorties sont imaginées à Commagny, à 2 km à vol d'oiseau, Sermages (6 km), Saint-Honoré (9 km) voire Château-Chinon (13 km). On dit que la hauteur et la largeur laisseraient passer un homme à cheval. Ces images fortes sont régulées par des propos de raison qui font état "de rumeurs absurdes", "d'in vraisemblances", "de la nécessité de preuves".

Mais l'imagination reste féconde, en particulier en direction du monde souterrain, et quoiqu'il en soit, l'existence d'un souterrain partant du château fait partie d'un imaginaire qu'il faut aussi conserver. Les "souterrains", explorés archéologiquement, sont en réalité des caves médiévales. Redécouvertes à maintes reprises (milieu du XIX^e s., 1956, 1977), elles sont situées entre l'église et l'entrée du château. Disposées dans un carré d'environ 25 m de côté, elles s'organisent en trois parties : une salle avec voûte bâtie à ciel ouvert et deux galeries rectilignes flanquées de niches aux dimensions précises, peut-être destinées à stocker des tonneaux. Ces caves appartenaient à des maisons aujourd'hui détruites.

À LA RÉALITÉ SCIENTIFIQUE DE L'ARCHÉOLOGIE

L'analyse de la bibliographie et des archives, notamment du plan-terrier de la châtellenie daté du XVIII^e s. et du plan cadastral du XIX^e s., souligne la relative stabilité du parcellaire aux environs du bourg depuis le Moyen Âge.

L'étude du bâti du château effectuée en 2008 révèle trois bâtiments, parmi ceux conservés en élévation au centre de l'ensemble castral. Afin de déterminer les différentes phases de construction ou de reprise des murs et de localiser de nouveaux vestiges, plusieurs méthodes d'analyses ont été mises en œuvre : relevé des maçonneries, micro-topographie

et prospections géophysiques. La réalisation d'un nouveau plan mettant en avant les caractéristiques des maçonneries (types de pierre, composition des mortiers, mise en œuvre, etc.) est venue préciser le tracé des différentes maçonneries et des phases de réfection. La micro-topographie consistant à repérer des micro-vallonements, témoins probables de structures enfouies, n'a cependant pas donné les résultats escomptés. En effet, les terres, longtemps employées en jardin, ont été nivelées. Les prospections géophysiques, basées sur la résistivité électrique, ont apporté la vision d'une partie seulement des vestiges encore enfouis.

1, 6. Extrait des comptes du château, XIV^e s.

2. Plan des caves, 2009 :
 - Limites de la rue actuelle
 - Arcs surbaissés soutenant les voûtes des galeries
 - Limites supposées de niches ou de galeries

3. Galerie A, vers le nord.

4. Zone des souterrains vue depuis le château.

5. Galerie B, vers l'est.

1. Extrait des comptes, XIV^e s.

2. Gravure de la ville de Moulins-Engilbert (Chastillon, vers 1640).

3. Localisation des prospections géophysiques et enregistrement des irrégularités magnétiques du sol ; par la suite, les images seront interprétées.

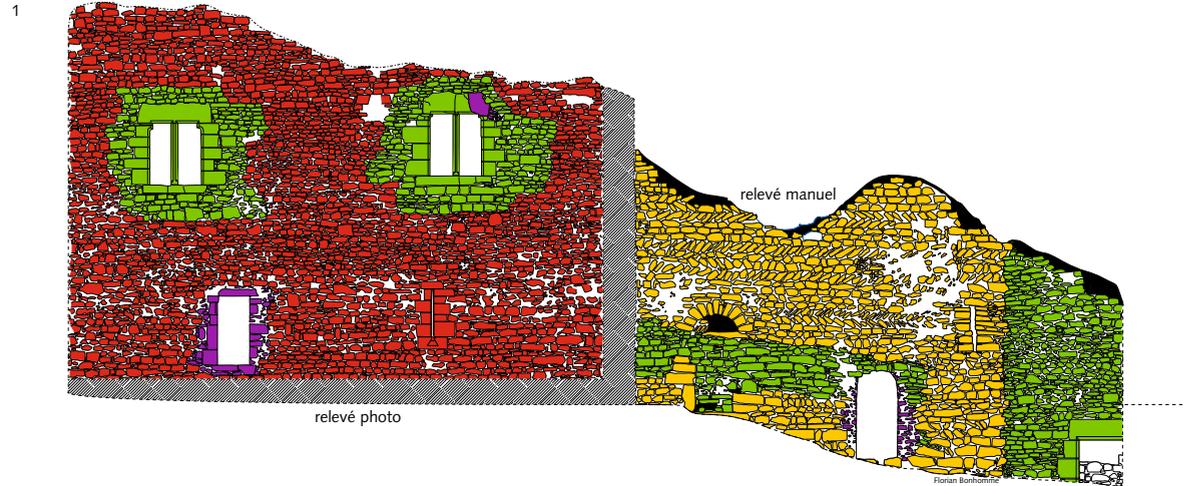
4. Relevés topographiques.

5. Echafaudage le long du mur sud du logis.

6. La prospection magnétique en cours :

- zone très résistante
 - zone peu résistante

LIRE DANS LES PIERRES



1. Relevé du mur sud du logis :
- XI^e s.
 - fin XII^e s., courant XIII^e s.
 - XIV^e s. - moitié du XV^e s.
 - XIX^e s. - début XX^e s.
 - date inconnue

2. Photographie du même ensemble.
3. Baie est du logis.
4. Archère du donjon.
5. Pierres rubéfiées dans la cheminée du logis.



Deux méthodes ont été employées pour effectuer le relevé du bâti : relevés manuels et relevés par photographies redressées. Croisées avec les données historiques, les découvertes liées à l'archéologie du bâti offre un premier aperçu de l'histoire de la construction du château ; des fouilles localisées au niveau des fondations pourraient, à l'avenir, compléter cette chronologie par la découverte éventuelle de mobilier datant. La première construction reconnue, mais son plan n'est pas complet, se trouve à la base des restes du logis. Elle est réalisée en *opus spicatum*, - les pierres sont disposées en arrêtes de poisson -, et semble fonctionner comme un donjon à trois niveaux. Les datations au ¹⁴C. indiquent



la fin du X^e, début du XI^e s. La deuxième phase, début XI^e s., concerne le bâtiment situé à l'est du premier. Sa construction intègre de l'*opus spicatum* et des pierres disposées horizontalement : le déroulement du chantier de construction s'y lit assez bien. En l'absence d'éléments architecturaux explicites ou d'artefacts, la fonction du bâtiment reste difficile à déterminer : résidentielle, fonctionnelle... La porte que l'on distingue encore au niveau du sol, devait desservir le premier étage par un escalier en bois. Elle fut bouchée après un incendie, l'accès ayant alors peut-être été transféré à l'extrémité est où une porte plus récente, finalement bouchée, est aujourd'hui, à moitié effondrée.

Une autre porte au premier étage du bâtiment devait donner accès au premier étage du donjon auquel il est adossé. C'est à cette époque que le bourg apparaît pour la première fois dans une lettre de 1161 de l'évêque de Nevers. La troisième période voit la reconstruction du donjon actuel avec ses archères à étrier. Les murs gardent leur épaisseur mais le bâtiment est probablement agrandi vers le nord. Ces travaux viennent après le bâtiment de la phase deux, fin XII^e et courant XIII^e s. C'est à cette période que le comte de Nevers rachète le château et toutes ses terres pour en faire une châtellenie. Le château est d'ailleurs cité dans des textes pour la première fois en 1294. Quatre années auparavant le comte Louis 1^{er} de Nevers s'y mariait avec Jeanne, comtesse de Rethel.

Enfin, la quatrième période, située au XIV^e s., voit probablement la réfection des fenêtres, de la cheminée et la création d'un nouvel accès par le couloir à l'extrémité est. C'est aussi entre 1383 et 1390, pendant la guerre de Cent Ans que le château fait l'objet d'importants travaux. En 1424, c'est ce lieu éloigné des combats et fortifié que choisit le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, pour se marier et y élever ses enfants, qui y resteront jusque vers 1440. Une génération après, en 1463-1464, le comte de Nevers y fit écrire la première coutume du Nivernais, textes juridiques locaux, que sa mort viendra interrompre ; elle fut ensuite complétée par neuf articles en 1534. La dernière mention du château fait référence à la bataille qui opposa les troupes victorieuses du roi de France, Louis XI, à celles du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, lors du siège de la ville en 1475. Finalement le château est progressivement abandonné dans le courant du XVI^e s. Il est encore représenté sur des gravures au XVII^e s. et les tours d'entrée servent de prison au XVIII^e s. L'intérêt pour le monument ne renaît qu'au XIX^e s.

1. Florian Bonhomme réalise le relevé archéologique de la face interne du logis.

2. Mur en *opus spicatum*, face nord du bâtiment annexe du logis.





DU BOURG MÉDIÉVAL ...

Il semble que le château ait précédé l'apparition du bourg qui s'inscrit entre la forteresse et la confluence du Guignon et du Garat. Carrefour entre le Bazois et le Morvan, mais aussi entre le comté du Nivernais et celui de Château-Chinon, Moulins-Engilbert conserve des vestiges médiévaux considérables. Le tracé des remparts et des fossés de la ville est encore visible sur le cadastre de 1832, ainsi que deux des onze tours supposées. Ce plan médiéval structure d'ailleurs toujours la ville actuelle. L'enceinte était accessible par les trois portes du Guichet, de Saint-Antoine et de Notre-Dame. Le village comportait un tissu dense de constructions civiles dont plusieurs ont été préservées malgré la reprise des façades au XIX^e s. C'est l'un des corps de maisons

du Moyen Âge les plus importants pour la Nièvre. La maison médiévale urbaine s'organise généralement autour d'une cour fermée et d'une tour d'escalier accessible depuis la rue par un couloir desservant une cave et un ou deux étages. Répartie entre plusieurs fonctions, on y trouvait une boutique sur la rue et des appartements aux étages, partagés parfois par plusieurs familles. Le bourg possède une église paroissiale attestée depuis le XIII^e s. Celle-ci devait probablement se trouver à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église Saint-Jean-Baptiste datée du début du XVI^e s., à quelques mètres de l'entrée du château. Parallèlement, une collégiale y fut créée en 1378 par Philippe de Moulins, évêque d'Evreux puis de Noyon.

À LA VILLE ACTUELLE

À partir du XVI^e s., le rapport ville-château s'inverse. Jusque là le château, siège de la châtellenie, dominait la ville dans les rapports de pouvoir. Il devient marginal après son abandon par les autorités du Nivernais. La construction des couvents au XVII^e, l'établissement du grenier à sel place Lafayette puis dans l'hôtel Sallonnyer au XVIII^e, marquent la prédominance de la ville qui s'affranchit du carcan de ses remparts. L'apogée de la civilisation rurale au milieu du XIX^e s. provoque une poussée urbaine. Les travaux d'assainissement des fossés permettent la maîtrise des crues et l'établissement d'une rue semi-circulaire. On tranche dans le bâti médiéval pour créer deux radiales qui rejoignent le nouveau

champ de foire et la nouvelle route d'Onlay. Au XX^e s., la ville qui a lié son sort aux campagnes avoisinantes, voit sa croissance se ralentir. Loin des axes routiers, navigables et ferroviaires majeurs, elle est pourtant desservie de 1910 à 1935 par une ligne de chemin de fer d'intérêt local, le "tacot". Les rues nouvelles qui la relient à la gare, l'actuelle école maternelle, trament un nouveau quartier qui mettra soixante ans à se peupler. D'autres quartiers, pavillonnaires, se construisent dans les années 1970. Depuis une vingtaine d'années la ville reprend pied dans son centre, poursuit sa rénovation et se ré-approprie son Vieux Château. Il est à nouveau au cœur de Moulins-Engilbert, dans tous les sens du mots.

1. Centre du bourg depuis la rue des Fossés.
2. Marché couvert, seconde moitié du XIX^e s.
3. Hôtel Sallonnyer, réfection du XVIII^e s.
4. Maison XIX^e s., faubourg de James.
5. Ancien fossé en eau.



1. Maison médiévale dite des chanoines, rue du Vieux Château.

2. Plan cadastral de la Ville, 1832.

3. Tour d'escalier d'une maison de la fin du Moyen Âge.

4. Entrée du château et grille commandée par Victor Moreau.

5. Extrait des comptes, XIV^e s. (traduction : *Les tailles de Savigny Poiffol pour monseigneur le duc de Bourgogne faites a la mi aoust croissant et décroissant et se paient a la Toussains l'an mil quatre cens et trois.*)

6. Vue aérienne de Moulins-Engilbert.



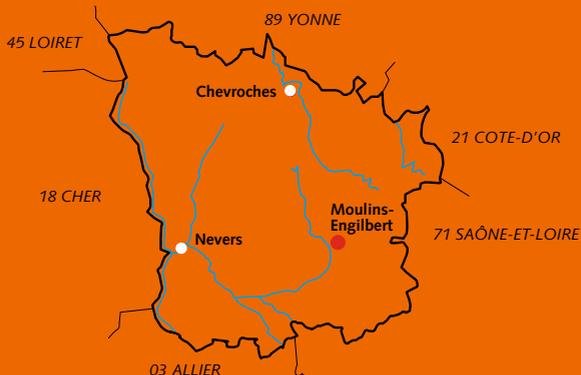
L'ÉTAT ET LE PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE

Le Ministère de la Culture, en application du Livre V du Code du Patrimoine, a pour mission d'inventorier, protéger et étudier le patrimoine archéologique. Il programme, contrôle et évalue la recherche scientifique tant dans le domaine de l'archéologie préventive que dans celui de la recherche programmée. Il assure également la diffusion des résultats. La mise en œuvre de ces missions est confiée aux Directions Régionales des Affaires Culturelles (Services Régionaux de l'Archéologie).

La Communauté de communes du Sud Morvan qui fait partie du Parc Naturel Régional du Morvan est bordée par l'Aron et le canal du Nivernais. Ses 3000 habitants habitent sept communes, trois du Morvan : Préporché, Sermages et Villapourçon, trois du "bas-pays", Maux, Montaron et Vandenesse. Moulins-Engilbert, la ville centre, est à cheval sur les deux terroirs. L'économie locale, appuyée sur l'élevage charolais, a toujours bénéficié des activités d'échanges entre le Morvan, le Bazois et le Bourbonnais. La communauté de communes a pour mission de faciliter le développement local en s'appuyant en particulier sur la richesse de l'histoire.

La commune de Moulins-Engilbert est chef-lieu du canton et membre du parc naturel régional. Riche de son passé médiéval, le bourg conserve une forte identité urbaine et une unité architecturale. La Maison de l'élevage et du charolais rappelle l'importance des activités rurales pour une ville de foire qui reste fidèle à sa vocation séculaire par son marché au cadran, le premier créé en Bourgogne.

Créée en 2006 pour mettre en valeur les ruines du château médiéval de Moulins-Engilbert, l'Association des Amis du Vieux Château poursuit plusieurs objectifs : favoriser l'étude scientifique du lieu dans un esprit pluridisciplinaire, mettre en œuvre des travaux de conservation du bâti, à travers par exemple des chantiers de jeunes bénévoles, et assurer des animations sur le site, visites et manifestations.



Maître d'Ouvrage
Communauté de Communes
Sud Morvan

**ARCHÉOLOGIE
EN BOURGOGNE**
Publication de la DRAC Bourgogne -
Service Régional de l'Archéologie
39 - 41 rue Vannerie 21000 Dijon
tél. : 03 80 68 50 50

Coordination du projet :
Edouard Jacquot /
SRA - DRAC Bourgogne

Textes :
Florian Bonhomme (archéologie) /
Université de Bourgogne /
Fédération Rempart Bourgogne
Edouard Jacquot
Yves Mignotte (botanique) /
Muséum - Jardin des Sciences
de la Ville de Dijon
Pierre Péré (histoire contemporaine) /
Association des Amis du Vieux
Château / prof. agrégé de géographie
François Portet (ethnologie) / DRAC
Rhône-Alpes / U. Lumière Lyon 2,

Traduction : Ségolène Garçon

Crédit photographique :
Florian Bonhomme
Edouard Jacquot
François Portet
Prof. Dr. Otto Wilhelm
"Flora von Deutschland, Österreich
und der Schweiz", 1885, in Wikipedia

Cartes postales :
collection Jacques Perraudin

Plans et relevés :
Florian Bonhomme
Pierre Péré

Topographie :
Fabrice Laudrin / Bibracte

Projection géophysique :
Frédéric Cruz / U. de Bourgogne
Christophe Petit / U. de Bourgogne

Remerciements :
Archives départementales
de la Côte-d'Or et de la Nièvre
Jacqueline et Serge Bernard
Bibracte

Directeur de collection :
Agnès Rousseau-Deslandes
SRA - DRAC Bourgogne

Maquette :
Laurent Jacquy

Graphisme :
Céline Henry

Impression :
Filigrane-Nitry

ISSN : 1771 - 6640
Dijon, 2009

